

un ami
parfait

un film de Francis GIROD

Festival de Berlin 2006 - Sélection Officielle
Festival du film policier de Cognac 2006 - Clôture

Humbert BALSAN

présente

Antoine de CAUNES

un ami parfait

un film de Francis GIROD

Jean-Pierre LORIT

Martina GEDECK

Avec la participation de Carole BOUQUET

et de Marie-France PISIER

Durée : 1h46

Sortie le 26 avril

PYRAMIDE
DISTRIBUTION

5, rue du Chevalier de St. George - 75008 PARIS
Tél. : 01 42 96 01 01 - Fax : 01 40 20 02 21
www.pyramidefilms.com

Presse : BCG

Myriam Bruguère
Olivier Guigues
23, rue Malar - 75007 PARIS
Tél. : 01 45 51 13 00
bcgpresse@wanadoo.fr

« Le nombre de nouveaux agents pathogènes d'origine animale provoquant des infections humaines (ils sont, entre autres, responsables du Sras, de la grippe aviaire...) a fortement augmenté ces dernières années, ont indiqué dimanche des épidémiologistes réunis à Saint Louis (États-Unis) par l'Association américaine pour la promotion de la science. Au total, 38 nouvelles espèces de ces agents ont été isolées et documentées depuis vingt-cinq ans. »

Journal « Libération » - Mardi 21 février 2006

Synopsis

Lorsqu'il rouvre les yeux à l'hôpital, après un traumatisme crânien, Julien Rossi, journaliste d'investigation, ignore tout des circonstances qui l'y ont conduit et ne reconnaît pas celle qui se présente comme sa compagne, Marlène, dont il n'a aucun souvenir. La femme dont Julien se souvient et qu'il aime, s'appelle Anna.

En fait, Julien souffre d'une amnésie partielle qui a effacé de sa mémoire les soixante derniers jours qui précèdent son accident. Questionné par la police, il va rapidement se demander s'il s'agissait bien d'un accident ou de tout autre chose.

La reconquête de sa personnalité ne se fait pas sans impasses, ni doutes, ni obstacles. La mémoire revient à Julien par à coups : impressions visuelles de déjà vu, effets sonores récurrents, échos de voix qui remontent à la surface... Inexorablement, Julien remet ses pas dans ses pas, déterminé à faire la lumière sur un passé disparu, malgré la détermination de Lucas Jäger, son meilleur ami, journaliste lui même, qui fait tout pour l'en dissuader. Pour le protéger ? Pour le doubler ? Parce que Lucas sort maintenant avec Anna, le grand amour de Julien ?

Interview de Francis Girod

Un Film de Genre

« Un ami parfait » ressemble à un polar, utilise des éléments propres au genre, joue avec ses codes, mais reste toujours à la frontière entre le thriller et le film politique...

Effectivement c'est traité comme un thriller. C'est un peu une seconde nature chez moi de traiter les sujets en passant par les codes d'un genre.

Disons que c'est un film politique fabriqué comme un thriller avec l'ambition, de « dire des choses », d'être une réflexion sur le cynisme des grands groupes industriels, en particulier dans le domaine de l'agro-alimentaire, prêts à empoisonner la terre entière « pour quelques dollars de plus ».

Je crois que c'est un thème qui n'avait pas encore été traité par le biais du polar, et qui s'avère être d'une actualité permanente. C'était d'autant plus excitant que Martin Suter a construit son livre à partir d'une enquête très sérieuse, comme il le fait d'ailleurs pour tous ses romans. Le thriller reste un genre critique, subversif, au cinéma. Parce qu'à la télé, paradoxalement, le polar est devenu depuis quelques années l'inverse : c'est un genre familial, consensuel et fédérateur.

Du livre au film

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'adapter un roman de Martin Suter ?

C'est le troisième livre de Suter que je lis. Dès le premier, qui s'appelait « Small World », j'avais été intéressé par une adaptation cinématographique. J'avais alors longuement rencontré l'auteur, mais les droits étaient déjà pris. Le second roman était passionnant, mais ne me semblait pas pour moi. Quand j'ai lu celui-ci, que m'avait envoyé l'éditeur, Christian Bourgois, parce qu'il connaissait mon goût pour l'auteur, j'ai immédiatement eu envie d'en faire un film. Cette histoire était à ma main. J'étais sensible à la réflexion morale qui s'en dégage.

Il me semble que la dénonciation politique contenue dans le scénario s'inscrit dans la continuité de mon travail de cinéaste.

Quels choix supposaient l'adaptation ?

Ce que je voulais garder du livre c'était une certaine façon de raconter l'histoire, d'être dans la tête du personnage. Il y a en fait trois récits : la relation de Julien avec « l'ami parfait », sa relation avec les femmes et l'enquête journalistique. Trois choses qui sont comme trois fils de couleurs différentes qui s'entremêlent et qui forment un motif cohérent. L'écriture du roman m'offrait la possibilité,

pour le scénario, d'une construction musicale, avec des personnages qui en seraient les instruments. Je ne pense pas qu'on l'analyse, mais j'espère qu'on est pris par cette musique du récit.

Les Personnages

Le dévoilement de l'intrigue passe, en grande partie, par le personnage de Julien, interprété par Antoine de Caunes, qui doit reconstituer un trou de 60 jours dans sa mémoire...

Oui, le personnage va faire une enquête qui lui révèle des choses qu'il ignorait de lui-même, qui lui révèle sa face noire.

Plus il découvre l'être qu'il a été, moins ça lui plait, moins ça le satisfait, et en même temps ça l'intéresse : il ne peut pas s'empêcher de continuer à « y aller voir ». Plus il s'approche du gouffre dans lequel il était tombé, plus il y est irrésistiblement attiré.

Ce qui m'intéresse, c'est qu'au début du film le spectateur est à égalité avec le personnage. On part en n'en sachant pas plus que lui, et le personnage n'en sait pas plus que le spectateur. C'est à armes égales : ils partent en même temps, ils arrivent en même temps.

Le Double

Il y a une autre thématique très présente dans le film, qui est celle du double ?

Le personnage de Julien Rossi est une variation sur le thème de « Dr. Jeekyll et Mister Hyde ».

Il aura la possibilité de choisir qui il préfère être. Mais il va être déchiré et avoir un mal fou à se décider. Il va naviguer entre ces deux tentations et c'est tout l'enjeu du film.

La figure du double court tout au long du film comme un fil rouge...

C'était un des thèmes qui m'avait séduit à la lecture du livre. On est dans le principe du double permanent, le double intérieur, le double entre les deux hommes et l'opposition entre les deux figures féminines.

Le thème du double était tellement présent que je me suis même amusé à dédoubler un des personnage du roman : j'ai transformé le « méchant » en jumeaux, les frères Lelièvre, qui m'ont été inspiré par les frères Loiseau d'Hergé.

À propos de cette dualité, on retrouve souvent dans vos films des personnages écartelés entre le Bien et le Mal et qui souvent basculent du mauvais côté...

Pas toujours, certains de mes personnages sont des fleurs admirables qui ont poussé sur du fumier. Comme le personnage de Robinson Stévenin dans « Mauvais Genres », par exemple.

Mon attirance vers la noirceur n'est pas toujours consciente, mais quand je commence à travailler sur un scénario, immanquablement, le « noir » revient au galop. C'est vrai que j'ai une vision assez pessimiste du monde. C'est probablement une vieille influence de mon éducation judéo-chrétienne.

J'aimerais mieux avoir une vision optimiste de l'existence, je pense que je serais beaucoup plus heureux, mais j'ai du mal à voir les choses en rose.

Le suicide

« Un ami parfait » commence par un suicide et se termine par quelque chose qui y ressemble fort. Ça aussi, c'est un thème récurrent dans vos films : Depardieu se suicide dans « Le grand frère », « Lacenaire » réclame sa propre mise à mort, Timsit l'organise dans « Passage à l'acte », encore quelque chose d'inconscient ?

Oui, sans doute, c'est une idée qui me travaille : cette possibilité qui est donnée à l'homme d'arrêter la partie quand il le souhaite.

Le casting

Pourquoi avoir choisi Antoine de Caunes pour le rôle principal ?

Le problème du casting est pour moi toujours capital.

J'ai écrit le scénario sans penser à personne. Je tenais juste à ce que l'on entende dans le film les trois accents, français, allemand et italien, parce que le film se passe en Suisse, et ça m'amusait.

Pour le rôle principal, je savais qu'il fallait un acteur qui ait, à priori, la sympathie du public, quelqu'un qui ait une image de type formidable, sympa, drôle, et qu'au fur et à mesure du film, les spectateurs découvrent un personnage complexe, l'antithèse même de ce qu'ils imaginaient au départ.

Et ça m'est apparu un soir : « Antoine de Caunes ! ». Alors j'ai appelé Humbert Balsan, qui m'a dit : « C'est génial, évidemment, c'est lui. Il faut que ça soit lui ».

Pour moi, Antoine de Caunes est une espèce de George Sanders, à la française. J'adorais les ambiguïtés inépuisables de cet acteur élégant et désabusé. N'aurait-il pas été un merveilleux « Dr. Jeckyll et Mister Hyde » ?

J'ai rencontré Antoine le lendemain. Je lui ai donné un scénario très épais que je comptais encore retravailler en fonction de l'acteur. Il m'a rappelé 24 heures plus tard pour me dire qu'il avait lu et qu'il voulait le faire.

Et comment avez-vous imaginé le reste du casting : Jean-Pierre Lorit, Carole Bouquet, Martina Gedeck, Marie-France Pisier ?

Pour l'ami de Julien, « l'ami parfait », je voulais quelqu'un qui puisse être son double, avoir une ressemblance physique, une fraternité. Quand Antoine a dit oui, j'ai immédiatement pensé à Jean-Pierre Lorit, qui a été mon élève au Conservatoire, et dont j'ai toujours pensé qu'il était un acteur très subtil.

Le charme, l'intelligence, l'humour, de Carole Bouquet m'ont toujours séduit. C'est quelqu'un qui me plaît beaucoup, mais que je ne connaissais absolument pas. Comme beaucoup de metteurs en scène, il y a des acteurs et des actrices avec qui je n'ai encore jamais travaillé mais que j'aimerais avoir dans un de mes films. Donc j'ai demandé à Humbert Balsan, qui venait de produire « Travaux » avec elle, de me la présenter parce que j'avais envie de la filmer. Il y a des types qui ont envie de peindre le Sacré Cœur, la Tour Eiffel ou le Pont des Arts, moi j'avais envie de filmer le visage de Carole Bouquet.

Et puis je voulais quelqu'un d'une beauté indiscutable afin que l'on comprenne très bien que Julien ne peut pas se détacher de son souvenir.

Pour le rôle de Marlène, je voulais une actrice étrangère. Humbert Balsan m'a dit qu'il connaissait une actrice allemande, une grande actrice, très célèbre en Allemagne,

Martina Gedeck, qui en plus parle bien français. Donc je l'ai rencontrée et elle m'a beaucoup intéressé. Elle donne un supplément d'humanité, de tendresse à cette Marlène dont on ne sait pas si elle aime vraiment Julien ou si elle est en service commandé. Martina fait subtilement passer cette ambiguïté.

Quand à Marie-France Pisier, c'est quelqu'un que je connais depuis l'âge de vingt ans, c'est une de mes plus vieilles amies. Mais comme très souvent, avec les gens qu'on connaît depuis longtemps, on y pense pas tout de suite. Je n'avais pas tourné avec elle depuis « La banquière » ! Or il se trouve qu'on habite tout près l'un de chez l'autre. J'étais en pleine recherche de casting, quand je l'ai croisée à l'épicerie arabe en bas de chez moi, et je me suis dit qu'elle serait absolument géniale. Elle a la beauté, la séduction, en plus c'est une intello, donc elle peut jouer un texte au deuxième ou troisième degré et elle a joué avec gourmandise ce personnage qui se révèle au fur à mesure d'un cynisme abyssal et en même temps d'une délicieuse naïveté.

La mise en scène

Quelle a été votre préoccupation principale dans votre travail de mise en scène ?

Le rythme ! Je pense qu'un rythme trop rapide aurait inmanquablement conduit à des simplifications, des schématisations, du manichéisme, or tout ce qui fait l'intérêt de cette histoire c'est le contraire. J'ai donc souhaité instaurer un rythme posé, que j'ai tenu tout au long du film. Il permet d'exprimer les contradictions, les retournements, le travail de mémoire de Julien. Il fallait pouvoir entrer, en douceur, dans le paysage mental des personnages.

Cela dit, le film est très découpé, il y a beaucoup de plans et de recherche de montage.

La construction du film repose sur l'utilisation des flash-backs...

Ce sont des séquences qui donnent, la plupart du temps, des clefs policières. Mais il y a aussi des flash-backs subliminaux, juste quelques images, qui remontent à la surface et qui permettent au personnage de Julien de continuer sa réflexion, sa quête.

Cela permet d'être dans la tête de Julien, ce qui était impératif.

Humbert Balsan

Humbert Balsan, le producteur du film, s'est suicidé au début du tournage. Comment avez vous pu finir le film ?

Humbert s'est pendu le quatrième jour du tournage. Quand on voit ce que raconte le film, c'est assez bouleversant. Le financement du film était quasiment bouclé, mais évidemment, en début de tournage, tout n'était pas finalisé. Quand j'ai appris la nouvelle, j'en ai immédiatement informé l'équipe. Je leur ai dit que Humbert tenait énormément à ce film, et qu'il fallait aller jusqu'au bout, par respect, par amitié pour lui, pour sa mémoire, quoi qu'il arrive.

Le film a pu être terminé parce que l'équipe, les acteurs et les principaux financiers m'ont fait confiance et m'ont suivi.

Il y a eu une véritable solidarité professionnelle autour du film qui tenait à la personnalité lumineuse d'Humbert, l'un des derniers producteurs réellement indépendants.

J'ai du mal à accepter l'idée qu'il soit mort. Je me surprends à parler de lui au présent. Il faudra beaucoup de temps aux gens qui l'ont connu pour admettre qu'il soit parti.

Propos recueillis par Thomas Luntz

Filmographie de Francis Girod

Réalisateur

2006 Un ami parfait
2001 Mauvais genres
1998 Terminale
1996 Passage à l'acte
1995 Lumière et compagnie
1994 Délit mineur
1991 Contre l'oubli
1990 Lacenaire
1988 L'Enfance de l'art
1986 Descente aux enfers
1983 Le bon plaisir
1982 Le grand frère
1980 La banquière
1978 L'état sauvage
1976 René la canne
1974 Le Trio infernal

Scénariste

2006 Un ami parfait
2001 Mauvais genres
1998 Terminale
1996 Passage à l'acte
1994 Délit mineur
1990 Lacenaire
1986 Descente aux enfers
1983 Le bon plaisir
1982 Le grand frère
1978 L'état sauvage
1976 René la canne
1974 Le Trio infernal

Producteur

1978 L'état sauvage, de Francis Girod
1975 Sept morts sur ordonnance, de Jacques Rouffio
1966 L'horizon, de Jacques Rouffio

Assistant réalisateur

1962-65 Assistant de Jean-Pierre Mocky, Roger Vadim,
Pierre Grimblat

Acteur

2006 Un ami parfait, de Francis Girod (le réalisateur)
1998 Calino maneige, de Jean-Patrick Lebel (le patron)
1998 Zanzibar, de Christine Pascal (Marechal)
1992 Mensonge, de François Margolin (J.R.)
1987 Saxo, de Ariel Zeitoun (L'avocat)
1985 Mon beau-frère a tué ma sœur,
de Jacques Rouffio (Animateur TV)
1974 Le jeu avec le feu,
de Alain Robbe-Grillet (Le chef des ravisseurs)
1969 Pierre et Paul, de René Allio (Levasseur)
1967 Les gauloises bleues, de Michel Cournot (le contrôleur)
1966 L'horizon, de Jacques Rouffio (Max)
1964 Les idoles, de Marc'O (Pécuchet)

Interview de Antoine de Caunes

La rencontre

Comment s'est passée la rencontre avec Francis Girod et quelle a été votre première réaction à la lecture du scénario ?

La rencontre s'est passée le plus simplement du monde : il m'a téléphoné un jour, on s'était croisé une ou deux fois, je ne sais plus à quelle occasion, sans se connaître. C'était quelqu'un dont je suivais le travail de manière régulière et dont j'aime beaucoup les films.

Donc il m'a appelé en me disant : « Voilà, j'ai un scénario que je suis en train de finaliser, je pense que tu serais très bien dans le rôle, est-ce que ça t'intéresse de le lire ? ». J'ai lu le scénario que j'ai beaucoup aimé. J'ai embrayé sur la lecture du livre, que je ne connaissais pas, et j'ai aimé les deux, tout en trouvant le scénario plus tortueux, plus tricoté, plus sophistiqué.

Voilà : il y avait l'envie de travailler avec Francis, et le scénario qui me plaisait.

Le personnage

Comment avez-vous perçu le personnage de Julien au premier abord ?

D'abord comme un personnage classique de film policier, c'est-à-dire quelqu'un qui mène une enquête à travers les rares indices dont il dispose. L'intérêt étant ici qu'il s'agit de sa propre histoire et qu'il a un mal fou à en recoller les morceaux parce qu'il est victime d'une amnésie partielle.

C'est à la fois un personnage qui est « paumé », qui est dans une grande détresse, parce qu'il a perdu une partie de lui-même, mais en parvenant, petit à petit, à retracer son parcours, il s'aperçoit qu'il y a quelqu'un d'autre en lui, qui ne lui plait pas forcément. Le vieux thème Stevensonien, Jeekyll et Hyde, qui m'a toujours fasciné. Je crois beaucoup à ça : au double, au dédoublement, à la duplicité, et puis je crois que ça ramène vraiment à des questions essentielles sur le jeu.

En même temps c'est un personnage qui me touchait au moment de la lecture et qui m'a touché encore plus, pour des raisons personnelles, quand j'ai eu à le jouer. J'ai eu un deuil dans ma famille, très proche, et j'étais moi-même « en train d'errer », comme Julien le dit lui-même, « dans le labyrinthe de la mémoire ». Donc il y a eu une accélération, une espèce de frottement au réel et à mon actualité personnelle, qui a fait que ça n'a pas été un rôle comme les autres.

Le personnage de Julien, au début du film, correspond à l'image qu'on peut avoir de vous, à tort ou à raison, d'un type qui attire immédiatement la sympathie, qui est drôle, gentil, dévoué. Mais plus le film avance, plus le personnage révèle sa noirceur... Est-ce que ça n'était pas une manière pour vous de vous débarrasser d'une image qui vous colle un peu à la peau ?

Non, parce que je me pose jamais ces questions-là quand j'aborde un rôle, vraiment jamais. Jouer ça n'est pas une manière de régler ses propres problèmes, même si ça peut y participer à un moment ou à un autre. Mais je ne vais pas commencer à choisir mes rôles en fonction de leur pouvoir de catharsis, ou de l'impact qu'ils vont avoir sur l'image que les gens ont de moi, ça serait un peu vain comme entreprise. J'accepte un rôle quand il y a une résonance. Mais je préfère de toute façon aller me frotter à des rôles de personnages troubles, bizarres, antipathiques, qu'aller jouer le mec sympa, celui que tu as défini dans ta question, auquel je me déssole de ressembler (*rires*).

Pourtant on a l'impression que c'est souvent le genre de rôles qu'on vous propose...

C'est plus une impression qu'autre chose. Je crois que les films qui correspondent à cette images, ce sont les films du début, des trucs comme « Pentimento » de Tonie Marshall, « Les deux papa et la maman », de Smaïn et Longval ou « La divine poursuite » de Michel Deville, autant de

films où on me demandait de reproduire quelque chose de cet ordre-là, d'être le jeune premier, souriant, sympa. J'étais ravi d'avoir ces rôles parce que pour moi c'était une manière d'apprendre mon métier, en me laissant entraîner par des metteurs en scène. Comme je n'avais pas de formation d'acteur, que je n'ai pas pris de cours d'art dramatique, j'avais beaucoup de complexes vis-à-vis de ça, même si j'avais un désir forcené d'être acteur, ce n'était pas juste une tocade.

Et puis les rôles plus complexes sont arrivés par la suite : « L'homme est une femme comme les autres », de Zilbermann, « Au cœur du mensonge » de Chabrol...

La préparation

*Comment avez-vous abordé le personnage de Julien ?
Comment l'avez-vous construit ?*

Je travaille toujours un peu de la même manière. Ce qui me semblait important dans le personnage de Julien, c'est que sortant de son coma, totalement perdu dans le monde qu'il découvre, il se retrouve en colère. Il est toujours en colère, il n'arrête pas de gueuler parce qu'il a l'impression, qu'on lui raconte des conneries, qu'on le mène en bateau, que les gens mènent un double jeu face à lui. Et cette colère, qui se retrouve de scène en scène, une colère rentrée, froide, je l'ai prise comme axe de travail.

J'ai travaillé avec une coach excellente, que m'a recommandé

José Garcia, et ensemble on a travaillé là-dessus, sur ce principe-là, sur cette colonne vertébrale d'un homme qui exprime son sentiment de perdition à travers la colère.

Ensuite, sur les conseils de Francis, je me suis replongé dans des bouquins de John Le Carré, notamment « La constance du jardinier », qui décrit aussi cet univers paranoïde, où le mec a l'impression de se faire mener en bateau, d'être face à un grand complot, impression qui va s'avérer juste. Ça m'a permis de m'imprégner de ce genre d'atmosphère.

Après je travaille, je travaille beaucoup, j'apprends, pour arriver sur le plateau avec le texte totalement intégré. Là je peux m'amuser, et jouer avec mes partenaires.

Et la touche finale, ça a été ce naufrage personnel, dont je vous ai parlé, qui a fait bouger des choses en moi, qui sont « remontées » à la surface pour l'interprétation du personnage de Julien. Elles étaient là, très présentes, pendant tout le tournage.

Travailler avec Francis Girod

Comment s'est passé le travail avec Francis Girod ?

Francis est quelqu'un de très cérébral. Ce n'est pas quelqu'un de sensuel, de tactile. Il l'est peut-être dans le privé, ou avec les actrices, mais moins avec les acteurs. (*Rires*). C'est quelqu'un qu'on écoute. Je l'ai fait parler

longuement sur les raisons pour lesquelles il voulait faire ce film, sur cette histoire-là, pourquoi à ce moment-là. Je pense que quand on en est au point où il en est de sa carrière, on ne fait plus un film par hasard.

Je suis tombé sous le charme d'abord de son intelligence, qui est grande, de son sens de l'ironie, et d'un certain désespoir assumé, masqué par beaucoup de causticité, d'humour. C'est quelqu'un de très amusant, et de très noir à la fois, à l'image du film.

Et puis on s'est assis à une table, et on a lu, en essayant de comprendre pourquoi à certain moment Julien dit ça, pourquoi la situation évolue de telle manière, enfin les discussions classiques entre un acteur et un metteur en scène. On a passé pas mal de temps à le faire.

J'ai besoin d'être nourri quand je joue un rôle. Quand j'ai un metteur en scène en face de moi, un vrai, pas quelqu'un qui se contente de mettre en images, j'ai besoin qu'il me donne a « becqueter ». Et là j'ai été servi.

Ensuite, sur le tournage lui-même, c'est allé assez vite. Surtout parce que dans les conditions économiques dans lesquelles on tournait, on avait peu de temps.

J'aime bien ça d'ailleurs : quand on arrive prêt sur le plateau, c'est plutôt agréable de tourner, tourner, tourner. En fait, les problèmes étaient réglés avant. Quand le tournage a démarré, on savait exactement où on allait, on faisait le même film.

Et puis curieusement, j'ai déjà remarqué ça avec Chabrol : plus le sujet est dramatique et plus on s'amuse en le faisant.

Pour « Un ami parfait », c'était un peu différent, vu le contexte tragique du tournage, mais on s'est, quand même, bien marré à le faire.

Et sur le plateau, comment ça se passait avec Francis Girod ? C'est quelqu'un de très précis ou qui laisse au contraire de la liberté aux acteurs ?

C'est un mélange des deux. Il est à la fois très ouvert aux propositions, mais quand elles ne lui plaisent pas, il te fait revenir dans les rails initiaux. Il est très exigeant sur le texte, par exemple, il n'y a jamais de variation. Ce que je comprends, étant moi-même metteur en scène : quand on s'est fait suer pendant des mois à écrire, à mesurer chaque réplique, même si elles vont finalement sauter au montage, on veut qu'elles soient délivrées sur le plateau, qu'elles sonnent comme on les a imaginées. Il y a une « musique » dans un film. Surtout quand on a fait des lectures préalables, et qu'on s'est mis d'accord.

Donc Francis est très exigeant sur le texte, il ne passe rien. Un mot pour un autre, ça ne marche pas. En même temps il est très ouvert aux propositions de jeu, à la manière d'aborder la scène, aux déplacements, à l'humeur. C'est pas quelqu'un de psychorigide. Il est par exemple curieux de voir ce qui se passe entre les acteurs. Contrairement à d'autres metteurs en scène qui savent déjà ce qui va se passer et qui disent : « Voilà, machin est là, machine est là, vous aller marcher de là à là, ma caméra est ici, et on y va, moteur » (*rires*).

Ça c'est très frustrant.

Quelle place ce film tient-il dans votre carrière ?

Une place importante et particulière.

Quand on se retrouve dans des conditions de tournage aussi exceptionnelles, avec un producteur qui se suicide au bout de quatre jours, soit ça se barre en couille, tout le monde s'enfuit, soit au contraire ça crée un ciment extraordinaire. Et c'est ce qui s'est passé : on a terminé le film en étant presque en position de résistance : on le fera, quoi qu'il arrive, personne ne nous empêchera de le finir !

Donc il me reste le souvenir d'un film que j'avais envie de faire, avec un metteur en scène avec qui j'avais envie de travailler, avec un personnage qui m'intéressait, et puis, plus largement, « quelque chose » qui restera comme un souvenir plus fort que les autres.

Propos recueillis par Thomas Luntz

Antoine de Caunes

Filmographie

- 2006 Un ami parfait, de Francis Girod
- 2003 Les clefs de bagnole, de Laurent Baffie
- 2001 Stuart Little 2, de Rob Minkoff (voix)
- 2001 Blanche, de Bernie Bonvoisin
- 2000 Le vélo de Ghislain Lambert, de Philippe Harel (voix)
- 2000 Là-bas... mon pays, d'Alexandre Arcady
- 1999 Chili con carne, de Thomas Gilou
- 1999 Stuart Little, de Rob Minkoff (voix)
- 1998 Au cœur du mensonge, de Claude Chabrol
- 1998 L'homme est une femme comme les autres,
de Jean-Jacques Zilbermann
- 1996 La divine poursuite, de Michel Deville
- 1996 C'est pour la bonne cause, de Jacques Fansten
- 1996 Les deux papas et la maman
de Smaïn et Jean-Marc Longval
- 1989 Pentimento, de Tonie Marshall

Réalisateur

- 2006 Désaccord parfait
- 2002 Monsieur N.
- 2000 Les morsures de l'aube

Scénariste

- 2002 Monsieur N., de Antoine de Caunes

Co-scénariste

- 2006 Désaccord parfait, de Antoine de Caunes

Jean-Pierre Lorit

Filmographie

- 2006 Un ami parfait, de Francis Girod
- 2000 Une affaire de goût, de Bernard Rapp
- 1998 En plein cœur, de Pierre Jolivet
- 1998 Alice et Martin, d'André Téchiné
- 1995 Nelly et Monsieur Arnaud, de Claude Sautet
- 1994 Trois couleurs : rouge, de Krzysztof Kieslowski
- 1994 Jeanne la Pucelle II : Les prisons,
de Jacques Rivette
- 1994 Jeanne la Pucelle I : les batailles,
de Jacques Rivette

Martina Gedeck

Filmographie

- 2006 Auf immer und ewig und einen Tag, de Markus Imboden
2006 Un ami parfait, de Francis Girod
2005 Das Leben der Anderen, de Florian Henckel v. Donnersmarck
2005 The Good Shepherd, de Robert de Niro
2005 Sommer an der Schlei, de Stephan Krohmer
2005 Les particules élémentaires, de Oskar Roehler
2002 Chère Martha, de Sandra Nettelbeck
Prix de la Critique Allemande 2002 - Meilleure Actrice
Festival du Film d'Amour à Mons 2002 - Meilleure Actrice
1998 Alles Bob, de Alexander Otto Jahreiss
1998 Bon baisers du désert vert, de Anno Saul
Prix du film bavarois
1998 Frau Rettich, die Czerni und ich, de Markus Imboden
1996 La vie est un chantier, de Wolfgang Becker
Prix de la Critique Allemande
1996 Rossini, de Helmut Dietl
1992 Krücke, de Jörg Grünler

Philippe Cougrand (Co-scenariste et co-dialoguiste)

Originaire de Bordeaux, Philippe Cougrand est romancier et scénariste. Il travaille parallèlement au Ministère de la Culture et de la Communication.

Il a publié « Permis de Nuire » en 2002 (Nicolas Philippe), puis en octobre 2003 « Folies-Batignolles » (L'écailler du Sud). En 2005, avec « Ronde-Bosse », il a participé, avec trois autres auteurs, au recueil de nouvelles « Noirs quartiers » (L'Ours polar).

L'Écailler du Sud publiera en 2006 « Le Tombeau des Vaniteux ».

Avant de co-signer l'adaptation et le dialogue de « Un ami parfait » d'après le roman de Martin Suter (Christian Bourgois Éditeur), réalisé par Francis Girod, il avait déjà co-signé l'adaptation et le dialogue de « Mauvais Genres », également réalisé par Francis Girod (2001), d'après « Transfixions » de Brigitte Aubert (Le Seuil).

Martin Suter (Auteur du roman)

Né à Zurich en 1948. Publicitaire à Bâle, Martin Suter a effectué de nombreux reportages pour Géo, a été scénariste pour le cinéaste Daniel Schmidt, a écrit des comédies pour la télévision. Il vit entre la Suisse, l'Espagne et le Guatemala. *Small world* a obtenu le prix du Premier Roman, catégorie « romans étrangers ». Depuis il a écrit trois autres romans : *La face cachée de la lune*, *Un ami parfait* et *Lila, Lila*, tous parus, en France, chez Christian Bourgois Éditeur. Ce romancier exigeant est devenu populaire puisque l'on a fêté, avant le tournage, le millionième exemplaire, en langue allemande, de ses trois premiers livres.

Fiche artistique

Antoine de Caunes.....Julien Rossi
Carole Bouquet.....Anna Ferré
Jean-Pierre Lorit.....Lucas Jäger
Martina Gedeck.....Marlène
Marie-France Pisier.....Madame Barth
Claude Miller.....Pr. André Barth
Mireille Roussel.....Sophie
Marie-Christine Mastrangeli.....Bianca Monti
Emmanuel & Christophe Guillon.....Les frères Lelièvre
Hanns Zischler.....Rodolph Hartmann
Christian Cloarec.....Commissaire Tanner
Aurelien Recoing.....Le médecin
Christine Murillo.....La psy
Peggy Leray.....Samantha

Fiche technique

Scénario et dialogue.....Francis Girod et Philippe Gougrand
D'après le roman de Martin Suter

« Ein Perfekter Freund » (Diogenes Verlag)

« Un ami parfait » (Christian Bourgois Éditeur)

Assistant Réalisateur.....Jean-Michel Burnichon

Chef Opérateur / Cadreur.....Thierry Jault

Chef Décorateur.....Thierry François

Chef Costumière.....Elizabeth Rousseau

Chef Opérateur Son.....Henri Morelle

Chef Monteuse.....Isabelle Dedieu

Mixage.....Claude Villand

Casting.....Celia Ducloux

Chef Maquilleuse.....Evelyne Byot

Maquilleur de Mlle Carole Bouquet.....Jacques Clemente

Direction de Production.....Jean-Christophe Colson

Jean-Christophe Barret

Musique originale composée

et dirigée par.....Laurent Petitgirard

Une coproduction Franco-Allemande

Ognon Pictures - Studio Canal Image - Arte France Cinéma - Rhône-Alpes Cinéma

France 2 Cinéma - ZDF Arte et Lichtblick

France - 2006 - 35 mm - 1h46 - 1.85 - Dolby SRD

